

fient la nature, *provoquer* des effets tout contraires. Certes, la civilisation des XIV^e et XV^e siècles, n'était pas comparable à la nôtre ; cependant, tout dépourvus qu'ils aient été des précieux éléments du progrès moderne, les artistes contemporains d'une époque si arriérée n'en répandaient pas moins à profusion, sur le monde entier, les inappréciables chefs-d'œuvre qui désespèrent encore les maîtres d'aujourd'hui.

Comment donc expliquer l'abîme qui nous en sépare ? Par cela seul que, s'il est juste d'attribuer à la prospérité d'un peuple une part considérable dans le progrès des arts, il n'est pas moins exact de dire que l'excès des richesses amenant la décadence des mœurs, entraîne avec elle la mort du spiritualisme qui vivifie tout, et par suite, la dépravation du goût. Il a passé dans notre siècle un souffle aride et desséchant qui a poussé l'art jusque sur le penchant d'un abîme dont une seule chose peut le sauver, c'est le retour aux sources vives auxquelles se fortifiaient les anciens. Autrefois l'art était saint et respecté ; comme un dieu redoutable et charmant, il se cachait dans les arcanes du temple, et nul mortel indigne, de peur de tomber foudroyé, n'eût osé frapper à ses portes mystérieuses. Depuis lors, hélas ! le temple a été profané, la foule s'y est précipitée bruyante, et l'art, descendu de son trône, fait songer tristement à sa grandeur passée. C'est que ces papes, ces rois, ces moines dont on a tant médité, n'avaient pas, à tout prendre, un goût facile à abuser. Protecteurs des arts, ils savaient découvert le vrai mérite et le faire sortir, éclatant, de son obscurité native ; ils savaient aussi, par un juste dédain, décourager dans leurs germes les prétentions injustifiées. De nos jours, au contraire, où tant de millionnaires de la veille couloient les indigents du lendemain, où la recherche du luxe et de la sensualité païenne préoccupe avant tout les esprits et les cœurs, combien veulent parler d'art qui ne s'y connaissent guère ! combien qui, dépourvus de tout sens idéal, ne suivent en esthétique d'autre règle que la mode ! Autres temps, autres mœurs.

La vulgarisation de l'art, aidée par la trop rapide extension du bien-être matériel, l'a vraiment dépouillé de son caractère sacré, et, en l'abandonnant démocratiquement à la merci de tous, y compris des profanes, elle en a, par le fait, avili la majesté.

L'art se débat actuellement dans les convulsions d'une crise dangereuse, dont la cause peut être attribuée à la profanation qui en a été faite par la foule ignorante. Autrefois, il y avait un goût unique, *le goût*. A présent, nous en avons plusieurs, et depuis si longtemps qu'on exploite cette maxime : " Des goûts et des couleurs il ne faut disputer, " il a poussé sur ce fatal adage tant de théories monstrueuses, qu'on a pu, à bon droit, se demander maintes fois vers quel chaos nous nous précipitons. Pour le moment, nul n'est assez aveugle pour méconnaître la supériorité des chefs-d'œuvre anciens. Un temps viendra peut-être où, le faux art nous débordant, notre goût s'en trouvera si vicié et corrompu, que nous n'aurons plus même le mérite de cette humilité, ni la force de rompre résolument avec toutes nos erreurs, en reconnaissant qu'il n'est

plus de salut pour l'art véritable que dans un retour sincère aux saines traditions du passé.

Excursion dans l'Illinois.

(Suite.)

Cependant le temps de halte, que nous avait concédé le règlement des chemins de fer, touchait à son terme. Il fallut bien nous arracher à notre contemplation muette et reprendre nos places dans les chars. A l'heure où l'ouvrier, réconforté par le repas du midi, retourne à son travail, le train sortit de la gare de Toronto. Le luxe somptueux des chars nous parut terne et pâle en comparaison des richesses éblouissantes qu'épalaient les campagnes. Que sont ces décorations délicates, ces lambris dorés, à côté des magnificences de la grande nature ? Nos regards avides plongeaient avec délices au milieu de ces champs dont une légère brise ondulait la chevelure dorée, au milieu de ces plaines immenses dont les teintes variées s'harmonisaient au loin avec les vapeurs de l'horizon.

Les heures fuyaient rapides comme notre course. Déjà nous touchions aux confins du Canada. Dans ma naïve inexpérience, je m'étais plus d'une fois demandé comment nous traverserions la rivière Ste Claire, qui réunit le lac Huron au lac Erié. Mon imagination m'avait représenté ce passage comme hérissé de difficultés et devant offrir des dangers sérieux. Je fus en même temps, trompé et rassuré. La manoeuvre fut si habile qu'elle s'exécuta pour ainsi dire à mon insu. Le train tout entier, emporté sur le pont flottant d'un vapeur, avait atteint le milieu de la rivière, avant que je m'en fusse bien rendu compte. A 8 heures du soir, nous fûmes déposés sur le territoire américain, prêts à reprendre notre course. O industrie humaine, tu accomplis des prodiges ! Grâce à tes merveilleuses conquêtes, les distances n'existent plus que de nom, les montagnes dociles te laissent déchirer leurs flancs, les mers soumises te permettent d'explorer la profondeur de leurs abîmes, les fleuves, les rivières, les lacs subjugués ne tentent plus d'opposer une résistance inutile à tes investigations savantes, à ta marche victorieuse. Ta puissance est grande, mais garde-toi de courber ton front devant cette matière que tu as domptée. Au dessus d'elle existe Celui pour qui la création des mondes fut un jeu. A Lui seul reviennent l'honneur et la gloire de tes immortelles découvertes.

En quittant le Canada pour entrer dans la grande république américaine, j'éprouvai une véritable émotion. Voyageur de fraîche date, je franchissais pour la première fois les limites de la patrie, touriste d'occasion, je pénétrais dans un pays que je n'avais entrevu jusqu'alors que dans un lointain nébuleux. Chose singulière, ma montre, comme si une sympathie secrète l'eût initiée au trouble de mes sentiments, s'était arrêtée tout-à-coup au beau milieu de la rivière Ste